

J'écris tout...

J'ÉCRIS TOUT, je note ce qui m'arrive maniaquement sur mon agenda. Tous les endroits où je vais et les gens que je vois.

Bien sûr, je note aussi, d'une petite marque indiscreète, toutes les fois où je fais l'amour. Ce systématisme n'est pas sans me poser quelques problèmes techniques : ça consiste en quoi « faire l'amour » ?

Est-ce que toute séance de caresses frénétiques avec, ou sur, une personne distincte de moi doit se traduire par une marque ?

Une série de baisers profonds, non ?

Un léchage complet et réciproque, alors ?

Et bien non, c'est probablement ridicule mais je n'ai droit au marquage que si j'ai été pénétrée, point.

Je précise, pas par un ou plusieurs doigts, ni par un ou plusieurs objets.

Pourquoi ?

Par les maladies qui courent, ma définition de l'acte sexuel paraît bien réductrice. Mais certainement pas anodine.

Autant j'aime être frôlée, parcourue, massée, malaxée, goûtée, autant pour me sentir enfin satisfaite, calmée, j'ai besoin d'être prise, remplies, épuisée.

Et je mange de la même façon que je baise, en cherchant la satiété, la lassitude, l'échouage. Quelquefois il m'arrive de boire de même : embouchée à une bouteille d'eau qui me remplit en continu. Et de prolonger ce moment jusqu'à atteindre la sensation précise d'être absolument traversée.

Je ne sais pas distinguer si les activités sexuelles ont pour but de me faire oublier ma chair ou de me la faire habiter plus fort.

Regardée, touchée, je me plais.

Qui m'a dit d'ailleurs « tu es plus belle dans l'amour que dans la vie » ?

Dans le mouvement, je n'existe plus, je ne suis que fragments sensibles. Et quand la fête est finie, je pèse plus lourd mais je n'ai plus conscience d'une enveloppe autour de ce paquet de battements, de spasmes, de picotements.

Quand je me masturbe, je m'utilise, je me nie, je me défais. Je ne connais pas de meilleure méthode que de me parler entre deux doigts pour m'endormir les soirs où la nervosité m'empêche de m'abandonner.

Finalement je vais pencher plutôt pour le sexe qui désagrège, qui démantèle, dissout.

Mais pour que j'éprouve du plaisir à en perdre la conscience, ne faut-il pas que mon corps soit terriblement présent ?

Si j'imagine que l'amour physique m'en libère, alors je fais, à d'autres, cadeau d'une apparence qui ne me plaît pas.

Je me débarrasse de moi dans les bras des autres ?

À eux de me retourner une vision plus aimable, mais rien n'oblige l'autre à la complaisance. Il est arrivé qu'on me jette à la figure ce que j'offre pour m'en alléger.

C'est un des souvenirs dont je garde la plus grande honte, sans bien réussir à m'expliquer pourquoi.

J'ai été humiliée comme jamais cette nuit-là.

Début dans cette boîte où j'allais comme à un vivier. J'y trouvais toujours des gens de connaissance et plus ou moins un compagnon d'exercice. Nouveau ou pas.

J'y suis donc tombée sur un charmant à la figure pointue qui m'avait déjà initiée, quelque temps plus tôt, aux délices du triolisme. Dans la version deux garçons et une fille (moi), la meilleure des configurations, si on me demande mon avis, mais peut-être suis-je injuste puisque je n'ai jamais figuré dans la symétrie.

Donc, après un signe de reconnaissance, nous vaquons chacun à nos activités boîtesques : verre au bar, bonjours de-ci de-là, trémoussages libérateurs... Jusqu'au moment où vient l'heure d'aller se trémousser ailleurs. Le menton pointu me cherche, me trouve et m'emmène.

Où ?

Chez un copain, boire un verre.

Je suis un peu déçue mais je préfère rester près de lui, pour après le verre.

Vue d'ici, l'histoire a l'air cousue de fil fluorescent mais à l'époque je n'ai rien subodoré.

Nous arrivons donc chez le copain, un genre de gros Michel qui habite un magnifique appartement de bois et de terre cuite tout en haut d'un immeuble ancien. Terrasse, niveaux, paravents, beaucoup plus de goût et d'allure que n'en laisse espérer le physique balourd du propriétaire des lieux.

Le gras Michel reçoit également un ami ventru dans son genre.

On est quatre autour d'une table basse. Me fait face cette paire de bonnes pâtes pas très appétissante mais raisonnablement dotée d'humour. Je discute pour montrer ma bonne éducation mais je n'ai qu'une envie : partir d'ici avec mon mignon pointu sous le bras.

Il me lance de temps en temps des regards dans ce sens, assortis de quelques pressements.

Nos vis-à-vis parlent entre eux. L'objet de ma convoitise me chuchote qu'il y a un lit, juste là, derrière le paravent. Je refuse.

Mais pas au-delà de la sixième invite.

Pourquoi pas, finalement, on est entre amis – les siens exclusivement – et je ne vais pas passer la nuit à saliver dans le vide. Son manège ressemble tout à fait à « ici ou pas du tout ».

Quelquefois, comme ça, je me trouve un peu prude et je me pousse.

Non, ça n'est pas ça.

J'avais bu quelques « verres en boîte » et le mal élevé de la situation ne m'apparaissait pas bien clairement.

Derrière le paravent, déshabillage haletant, on a trop attendu, et assaut très énervé, qui commence comme s'il s'agissait déjà d'aboutir.

Peu à peu, mon garçon me ramène à des dispositions plus sereines et notre cheminement prend un rythme harmonieux.

À un moment doucement paroxystique, mon camarade me demande si je veux « encore », si je veux « plus ». Je lâche « oui, oui », dans un souffle, sans comprendre ce qu'un type aussi talentueux peut bien vouloir me proposer de supérieur.

« Oui, oui » pour « tout ce que tu voudras, du moment que ça continue ».

Mon cavalier fait un grand signe de son bras libre, un geste à la John Wayne. Mais je me laisse tranquillement bercer par le roulis du chariot sans voir venir l'attaque.

Quand les deux gros apparaissent, je débande immédiatement et je me jette à bas du lit, les mains déjà sur mes vêtements.

Je crie quelque chose comme « il n'en est pas question » tout en me rhabillant. Complètement dégrisée, lucide et colère.

Les renforts restent les bras pendus, muets, un poil déçus.

C'est mon joli à moi qui me jette dehors avec insultes.

« Non mais pour qui tu te prends ? Tu t'es regardée ?

Boudin va ! Casse-toi ! »

Il faut s'imaginer la tirade avec un rien d'accent du Sud, des cheveux tendres, et une bouche tentante, méconnaissable.

Je revois le débardeur de viscosité or-rose, quasi liquide, que j'avais tricoté moi-même et les sandales du même métal dans lesquelles mes pieds se tordaient, ma fuite dans les escaliers, puis dans la rue noire.

Je suis rentrée à pied, sans pleurer, suffoquée, me détestant, bernée, naïve, eue. Folle de honte.

J'ai pensé plus tard à l'innocuité relative de cette aventure.

Encore une fois, j'étais tombée sur de gentils garçons.

Qu'est-ce qui les aurait empêchés de me faire payer mon indolence ? De me brutaliser, de me battre, de m'utiliser ?

Dans mon intense aveuglement, j'avais eu de la chance.

J'ai toujours eu de la chance.

Au pire, je me suis sortie de mes affaires les plus risquées avec une collection de petits habitants tels que morpions, staphylo- ou gonocoques. Pas si difficiles à déloger.

Le plus compliqué, voire le plus douloureux, étant de retrouver le donneur et de l'informer du traitement à suivre, en sachant exactement que celui-ci ne ferait rien et continuerait de semer le trouble en concluant simplement que je suis une emmerdeuse (doublée d'un mauvais coup).

J'ai peur des coups.

La simple vision, au cinéma, d'un de ces mouvements inattendus, rageurs et masculins qui font éclater une vitre ou basculer un meuble, me noue l'estomac.

On ne m'a jamais battue.

Pourtant ils sont plusieurs à avoir mentionné mon physique de victime. Petite et confortable, la peau pâle qui marque au moindre choc, peut-être bien une tête à claques et un derrière, indubitablement.

L'un d'eux a essayé de me faire partager son frisson pour la fessée en pleine besogne, il a pris une gifle qui l'a beaucoup fait rire.

Ce qui me fascine chez l'homme en position d'attaque, c'est toute cette force concentrée dans un membre unique avec de la douceur autour.

Ce fut une révélation foudroyante le jour biscornu de ma première fois. Jamais je n'avais imaginé la puissance que peut déployer un corps qui s'intéresse.

Une amie de campagne m'avait révélé dans l'enfance le mystère de la copulation avec couple de chiens à l'appui. J'avais parfaitement com-

pris le système d'emboîtement mécanique mais jamais pressenti l'intensité du phénomène.

Les chiens sont frénétiques.

Les hommes, pas toujours.

Lors de ma première fois, le monde s'est ouvert pour moi.

Mes petits agissements solitaires, vaguement illicites et toujours essentiellement utilitaires ne m'avaient pas préparée à cette découverte merveilleuse. De ce jour, j'ai pensé qu'il n'y avait rien d'autre à faire, rien d'autre à chercher sur terre que le surgissement de cette énergie-là, le jeu des corps, la trajectoire, le grand soupir, la transe suprême.

Pourtant ma première a été lamentable.

Mon découvreur a commencé la soirée par une spectaculaire et terrifiante crise de tétanie. Nous étions quatre amies en chemise de nuit pour l'empêcher de se blesser dans ses contorsions, chercher un médecin, administrer le remède...

Au terme de cet épisode agité, le tétanique, allongé sur un grand lit a demandé à nous voir toutes les quatre, l'une après l'autre.

J'ai été la dernière et je suis restée sur le lit, dans le lit.

Une fois le miracle accompli, le convalescent m'a renvoyée me coucher toute seule dans ma chambre.

Mais étais-je vraiment si seule avec cette pierre philosophale qui irradiait dans mon ventre ?

Une de mes très complaisantes amies me raconte qu'il lui avait proposé la chose même que j'ai acceptée et que c'est à son refus à elle que je dois donc le bonheur d'avoir été initiée par celui qu'à l'époque, j'aimais d'amour.

Ce à quoi je réponds toujours – elle me rappelle ces faits aussi souvent que possible – que même si sa version est la vraie, l'amitié qu'elle dit avoir pour moi devrait lui interdire de me la répéter.

Nos vues sur l'amitié diffèrent, mais je l'aime quand même.

La preuve : notre relation a survécu à cet épisode alors que mon amour fou d'alors y est resté enseveli.

Mais j'ai laissé mon pointu en rade ! Je ne parle plus de la soirée des gros intempestifs, qui a, je me le devais, mis un terme définitif à notre délicieux commerce. Mais du pointu des débuts que je n'ai encore que survolé, bien injustement.

Pas les débuts débutants, classique scène de chasse dans un lieu sombre et emmusiqué, non, je veux me souvenir des débuts d'après. De ce soir où le bel amant m'a demandé ce que je pensais de son inséparable meilleur copain. Aussi brun que le mien était blond, aussi discret que lui démonstratif. Quelque chose de semblable dans la coiffure, façon ange médiéval. Son copain quoi.

La question semblait vaste à mon esprit naïf. Naïf ? Gobe-mouches plutôt.

Renseignements pris, il me demandait mon avis quant à l'aspect physique, voire comestible de son ami. Comme je n'imaginai rien de plus qu'une péripétie entremetteuse – l'expression se révélera finalement plus juste que prévu – j'ai dit franchement que oui, effectivement, l'ami n'était pas repoussant.

Le style de mon adorable complice étant de ne rien préciser jamais, je n'en sus pas plus, avant de me retrouver dans sa petite voiture rouge, posée à l'arrière comme le gâteau du dimanche, tandis que les larrons devant chantaient de tout leur gosier par-dessus un tube que l'autoradio hurlait déjà. La cargaison, quoique ignorante, était au moins aussi enthousiaste que les deux pilotes.

Roule, roule, on aborde un quartier de villas tranquilles avec jardins, chiens pas méchants et grilles closes.

On entre dans une, silencieuse, sans allumer aucune lumière.

On traverse un salon endormi, genre cliché anglais avec des meubles lisses, luisants qui appellent la poussière.

En haut de l'escalier, une chambre encombrée de très vilaines peluches. De celles qui reviennent avec vous de la fête foraine parce que vous avez su tirer à la carabine sur des ballons encagés, et que, passé un certain âge, vous gardez jusqu'à la mort.

Un lit étroit, toujours pas de lumière. Mes

guides murmurent, ne m'expliquent rien, se conduisent, dans cette maison dont ils ont la clef, comme s'ils venaient la cambrioler.

Pourquoi questionner, je m'amuse de ma curiosité.

Lit, donc.

D'un revers de main débarrassé de ses animaux de foire.

Et puis très vite, toute cette étrangeté, ce silence, cette obscurité, disparus.

À la place, la forte lumière d'une nouvelle évidence.

Un sexe dans une main, mon autre pressant la courbe creuse d'une aine nerveuse. La douceur un peu timide du brun tendre qui vient succéder à l'énergie décidée du blond pointu. Toutes mes places sont prises, je ne suis lâchée que pour être reprise. Mains affairées, bouche émerveillée. Deux peaux pour moi toute seule, des bosses pour tous mes creux, deux rythmes, une seule chanson, la mienne. Je suis centrale, j'aimante, j'aime, je suis.

Tout autre chose que du désir étanché, plutôt la mer, la houle, une pleine activité, répétitive, ressassée, une vague après l'autre, sans cesse recommencée. L'amour et rien que l'amour,

pur, absolument, pour toujours et de la manière la plus naturelle du monde.

L'impression d'être brassée, inventoriée, anticipée et aussi cette sensation extatique d'être le centre absolu, le soleil, le creuset. Recueillir et redonner, transmettre les vibrations du désir de l'un, à travers ma peau, à l'envie de l'autre.

Je suis le lien, le noyau, la véritable et unique pomme.

Mouvement perpétuel !

Que l'un me laisse, souffle, reprenne ses esprits, c'est moi qui le tiens, le garde dans la danse que je danse avec l'autre. Les deux sont alternativement maniés et manipulant, tandis que moi, je suis en permanence, décidément, les deux en même temps.

Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

Comme si la pensée y avait affaire ! Il faut le sentir pour le savoir.

Mais quand on y réfléchit au calme, eurêka, deux hommes pour une femme, c'est le moins qu'on puisse trouver. On nous a si souvent raconté combien le plaisir féminin est complet, complexe, multiple et renouvelable... La conclusion s'impose !

Mais je ne schématise qu'*a posteriori*, jamais sinon je ne me le serais permis.

Avec un raisonnement si clair, on voit tout de suite ce que peut avoir d'absurde, de bancal, de profondément frustrant, le trio inverse.

Deux elles et un lui !

Pas question pour moi d'en déguster les autres mais il n'est pas né, elle ne naîtra pas, celui ou celle qui pourrait me décider à seulement y goûter. On voit que je ne théorise pas, je m'énerve seulement.

Il n'y a qu'un inconvénient à l'idéale disposition, au trio dont je suis reine : il nécessite un type précis d'acolytes. Pas possible de réaliser cet exercice avec, au hasard, l'homme de ma vie et mon meilleur ami, ni le sien d'ailleurs. Probable qu'ils ne se sont jamais vus l'un l'autre dans l'état requis.

Je n'ai jamais bien connu mes duos partenaires. On ne peut pas jouer ça entre intimes. Il faut du mystère et qu'aucune expérience, aucun souvenir ou souci commun ne vienne brouiller l'assemblage franc des peaux et des pulsions.

Comment ils fonctionnent entre eux, je ne sais pas non plus.

Comme des copains qui font un tennis une fois par semaine ?

D'un lui à l'autre, dans le vif du sujet, rien ne se passe, ils ne se regardent ni ne se parlent et ne se touchent d'aucune manière, que transitive.

Je suis le butin qu'ils partagent, la scie qui vibre entre eux deux.

Il y a peut-être quelque chose à chercher du côté des instrumentistes : ensemble et chacun pour soi au service (et *vice versa*) de la petite musique.

Je n'ai pas connu de musiciens dans cette position-là.

Mais je suis bien romantique, tout le monde sait que ce ravissant système est le fruit d'un fantasme qui l'est moins : le gang bang, viol collectif dans notre langue et sur nos épidermes, dans nos têtes et nos ventres. Rien n'est tout doré et ce plaisir que je sens pur, je sais, dans le même temps que mes pensées les plus mesquines ne sont pas les moins propres à l'aiguillonner.

Dois-je le regretter ? Ce n'est jamais moi qui ai proposé la figure. Ces duos mâles n'ont pas de signe distinctif extérieur.

Mais eux savent, vous reconnaissent et viennent vous chercher.